

de la défense et cependant condamner à l'inaction des alliés aussi susceptibles, ne laissait pas que d'engendrer des périls qu'il importait de conjurer. Un mois était à peine écoulé que déjà Barberousse se plaignait de n'être que le jouet du capitaine Polin : « Je n'ai pas pris la mer, disait-il, pour me perdre de réputation, et donner prise à une accusation de lâcheté en restant tout l'été dans le port de Marseille sans faire la moindre expédition. »

Telles n'étaient pas non plus les conséquences que Polin avait attendu de ses efforts. Désespéré des récriminations de l'amiral, interprète en cela de toute l'armée ottomane, il se rendit en toute hâte près du roi pour le supplier de donner satisfaction aux Turcs en les employant, coûte que coûte, dans une entreprise quelconque. Une mesure antérieure fournit à François I^{er} le moyen de se tirer d'embarras. Avant l'arrivée des Turcs, mais en prévision de l'expédition qui devait s'accomplir avec la coopération de la Porte, le duc d'Enghien avait été investi du commandement des armées de terre et de mer. Ce prince, impatient d'inaugurer sa nouvelle charge et fatigué d'attendre les alliés occupés sur les côtes de Sicile, avait tenté contre Nice, ville du duc de Savoie, une attaque que l'apparition de la flotte de Doria avait fait échouer et qui n'avait eu d'autre résultat que la mort du brave Magdalon, frère du baron de Saint-Blancart. Ce fut à réparer cet échec que François I^{er} résolut d'utiliser l'activité belliqueuse de Barberousse, et Polin revint avec l'ordre de diriger sans retard la flotte sur Nice. Pour la première fois on allait voir les lis et le croissant naviguer de conserve et combattre pour la même cause.

On leva l'ancre et, dès le 10 août, la place était investie ; un mois après elle capitulait. Afin de lui éviter le sort de Reggio que la fureur ottomane rendait inévitable, Polin ordonna le rembarquement des Turcs, mais lui-même vit ses jours me-